

si le commando accepte deux conditions :

1) l'échange otages-prisonniers doit être garanti par un pays neutre et s'effectuer en terrain neutre, de préférence à Paris ; le commando remettra les otages aux autorités françaises et les Israéliens feront de même avec les « combattants de la liberté ».

2) La liste de prisonniers réclamés par le commando doit être aménagée ; Jérusalem refuse de livrer ceux qu'elle juge les plus dangereux, comme le Japonais de l'« armée rouge » Okamoto. Mais Zeevi ne doit dévoiler la seconde condition qu'une fois la première acceptée par le commando.

Ce vendredi matin toujours, l'envoyé d'Arafat, Hanni al-Hassan, arrive à Entebbe. Le commando refuse de le recevoir et de lui parler, faisant ainsi clairement éclater son opposition à l'Organisation de Libération de la Palestine, qui représente officiellement les intérêts du peuple palestinien. Hanni al-Hassan ne rencontrera pas non plus le maréchal Idi Amin Dada. Le jet personnel du président a décollé le matin même, vers 6 heures, d'Entebbe pour Port-Louis, à l'île Maurice. Le maréchal ougandais doit ouvrir le treizième sommet de l'Organisation de l'Unité africaine dont il est le président.

Dans la salle de l'institut Mahatma-Gandhi, à Port-Louis, le maréchal Dada prononce le discours d'ouverture alors qu'à Kampala démarrent les négociations. Dans un anglais rustique, ce colosse surchargé de médailles explique devant une assemblée hilare : « *C'est historique, historique. Pour la première fois, j'ai obtenu que des pirates de l'air autorisent des otages à sortir de l'avion, je leur ai fourni de la nourriture, des soins. J'ai fait ça par souci humanitaire. Lorsque les otages ont appris que je devais les quitter pour venir ici, ils ont pleuré, vous savez. Je n'ai pas dormi de trois jours, avec cette affaire. Je n'ai pu dormir que dans l'avion volant vers Maurice. J'ai téléphoné plusieurs fois à Tel-Aviv. J'aime les problèmes, ça fait fonctionner mon cerveau.* »

Idi Amin Dada

Génant pour les chefs politiques de l'Afrique

obsèques solennelles des victimes ont eu lieu lundi à Kampala et qu'on enterre ensemble les vingt soldats tombés au combat et les sept pirates de l'air.

De ce flou, laborieusement entretenu, que va-t-il sortir ? L'humiliation de l'Afrique ? Sans doute. Complices ou pas, quatre ou cinq pays africains ont laissé pénétrer dans leur espace aérien ou passer à proximité immédiate quatre avions militaires israéliens en mission de combat — pas des « Mirage » ou des « Phantom » bisoniques, des gros « C 130 » lourds, lents et vulnérables — sans lever le petit doigt. L'armée israélienne a montré, en plein sommet de l'O.U.A., qu'elle pouvait intervenir à sa guise à plus de 4 000 kilomètres de ses bases au cœur de l'Afrique. La colère des Africains ? J'ai entendu maintes fois : « *Pour sauver cent Blancs, le commando a tué plusieurs dizaines de Noirs et la presse européenne présente cela comme un succès sans bavure.* » Leur inquiétude : « *Est-ce à plus ou moins long terme un exemple pour l'Afrique du Sud ?* »

Les Israéliens n'ont pas refait l'unité de l'O.U.A. en attaquant l'Ouganda. C'est sûr. Mais ils auront peut-être précipité un débat sur les fins, la nature et les moyens de cette organisation, débat qui s'est ébauché, au cours de ce sommet, notamment parmi les nouveaux Etats membres. Il reste que la manière dont l'affaire d'Entebbe a été escamotée, providentiellement happée par un ordre du jour surchargé, à la fin de la conférence, montre les limites de l'indignation unanime dont parlent les « voix autorisées ».

RENE BACKMANN

A Port-Louis, Amin Dada parade. A Paris, au Quai-d'Orsay, on déchante. A midi, ce vendredi, le commando refuse la proposition israélienne. « *Il n'est pas question d'échanger otages et prisonniers ailleurs qu'à Entebbe. Et nous voulons que tous les « combattants de la liberté » réclamés soient libérés sans exception.* »

L'ex-général Zeevi télégraphie à Rabin, qui lui répond : « *Demandez un prolongement de l'ultimatum qui expire dimanche, essayez de trouver d'autres pays qui pourraient garantir l'échange des prisonniers.* » Le Premier ministre israélien est cependant sceptique. Il croit de moins en moins qu'un arrangement honorable pour Israël sera réalisable. Il ne regrette pas que les hommes chargés d'une éventuelle opération militaire aient déjà expédié le « Boeing » à Nairobi. Ce « Boeing », qui atterrit dans l'après-midi de vendredi au Kenya, transporte des passagers ordinaires ; mais dans le hangar d'El Al, à l'abri des curieux, il sera transformé en antenne chirurgicale, une sorte d'avion-hôpital.

Les instructeurs reviennent

Dans la nuit de vendredi à samedi, Rabin réunit à nouveau tous ses conseillers. L'intervention militaire sera décidée à l'aube. La négociation avec le commando n'en est pourtant qu'à ses débuts... Le goût des Israéliens pour les coups de main, les actions spectaculaires et héroïques l'a-t-il emporté sur la diplomatie ? Ou bien les Israéliens étaient-ils véritablement persuadés que la négociation n'aboutirait pas ?

Personne, ce samedi, ne soupçonne les véritables intentions israéliennes. Le Quai-d'Orsay continue à jouer consciencieusement les intermédiaires. A Bonn, Schmidt convoque une nouvelle réunion extraordinaire du cabinet, qui réaffirme la volonté de fermeté du gouvernement allemand et dément les bruits qui courent sur la possible libération des six détenus.

A Kampala, la journée s'écoule, morne, épuisante de chaleur. Deux incidents, pourtant, secouent la léthargie générale : Dora Bloch, une

dame âgée qui possède la double nationalité israélienne et anglaise, a dû être hospitalisée. Elle a avalé de travers un gros morceau de pain et sa gorge est fragile. Et, peu avant la tombée de la nuit, le maréchal Amin Dada, de retour de l'île Maurice avec sa femme et l'un de ses fils, un gamin de cinq à six ans, en tenue léopard, rend une nouvelle fois visite aux otages. Et puis chacun se prépare pour la nuit...

Les quatre « Hercules C 130 E » s'approchent d'Entebbe. Les pilotes se repèrent parfaitement dans la nuit étoilée. Tous sont d'anciens instructeurs des pilotes ougandais. Avant 1972, date de la rupture des relations diplomatiques entre Kampala et Jérusalem, l'armée israélienne formait les officiers ougandais. Aujourd'hui encore, un officier supérieur ougandais sur trois a fait son apprentissage avec les Israéliens.

Les appareils s'appêtent à atterrir. Ils ne s'annoncent pas. La piste paraît libre. Les Israéliens venus du Kenya sont prêts à intervenir d'en bas, si quelqu'un tente d'empêcher l'atterrissage des « Hercules ».

A 23 heures, les avions touchent le sol. Les Israéliens ont été répartis en trois groupes : attaque, sabotage, protection. L'unité d'élite passe à l'action. La section de sabotage fait sauter un engin explosif à une extrémité de l'aéroport : manœuvre de diversion. La section d'attaque prend d'assaut l'aérogare désaffectée. Le lieutenant-colonel Yonaton Netanyahu tombe, fauché par une rafale tirée depuis la tour de contrôle. La section de protection pénètre dans la salle des otages. L'obscurité y est totale. Les Israéliens crient : « *Ne bougez pas, n'ayez pas peur, nous sommes là, on rentre à la maison. Nous avons des appareils pour tous.* » Sept « terroristes » sont abattus. Le chef d'état-major de l'armée israélienne déclarera plus tard qu'ils étaient sans doute dix et que trois ont pu s'enfuir.

Les otages courent vers les avions. La jeune



Alain Mingam-Sipa Press